

ANNUAIRE FRANÇAIS
DE
RELATIONS
INTERNATIONALES

2016

Volume XVII

**PUBLICATION COURONNÉE PAR
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)



Université Panthéon-Assas
Centre Thucydide

DIEN BIEN PHU OU LES LEÇONS AMÈRES DE LA STRATÉGIE

PAR

JEAN-FRANÇOIS DAGUZAN (*)

« *Messieurs, c'est pour demain 17h* »
Colonel Henri de Castries

La bataille de Dien Bien Phu (1) s'est achevée le 8 mai 1954 par la défaite des armes françaises. Ce soixantième anniversaire a été un peu occulté par celui de la Première Guerre mondiale et du Débarquement en Normandie. Pourtant, cette bataille épique (13 mars-8 mai 1954) est un des grands *happenings* psychologiques dont raffolent les Français. Ce Cameron, ce Waterloo du vingtième siècle enflamme encore les imaginations et concentre les fantasmes de toutes origines – va-t-en-guerre, anticolonialistes, pacifistes, nostalgiques, romantiques, etc.) Cette bataille a, avec le retour dramatique des survivants des camps de prisonniers vietminh, marqué et façonné les esprits d'une génération de militaires qui s'attachèrent à transposer en Algérie les « acquis » de la guerre d'Indochine. Un vétéran de Dien Bien Phu – le général Maurice Schmitt – fut même chef d'état-major des armées (2). En réalité, cet événement tragique mérite mieux que des fantasmes.

Sa survenue soixante ans plus tôt est le fruit d'un *continuum* politico-stratégico-tactique dont les leçons potentielles retentissent encore jusqu'à nous. Que peut-on retirer de cet événement qui s'est déroulé au fin fond de l'Asie du Sud-Est dans un coin perdu (« *un coin d'enfer* ! » comme dira Bernard Fall (3)) aux confins du Vietnam et du Laos ?

Le général Navarre, puisqu'il avait perdu, a assumé le poids de la défaite et, d'une certaine manière, tout le monde s'est déchargé sur le perdant. Cependant, la décision de combattre à Dien Bien Phu fut un choix tactique plausible *ab initio*, qui s'appuyait sur un écheveau complexe de relations nationales et internationales imbriquées auquel tout le monde participa,

(*) Directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique (FRS, France).

(1) Il y a plusieurs façons d'écrire « Dien Bien Phu ». Nous avons choisi la plus simple.

(2) Jeune officier d'artillerie affecté à l'état-major, le général Schmitt fut un parachuté volontaire de la dernière heure. Il a raconté son histoire dans son livre, « *De Dien Bien Phu à Koweït City* », Grasset, Paris, 1992.

(3) Bernard FALL, *Dien Bien Phu un coin d'enfer*, Robert Laffont, Paris, 1968.

ainsi que de contradictions qui se révélèrent au final insurmontables. Au plan théorique, cette affaire confirme la théorie de Clausewitz sur les « centres de gravité » (*Schwerpunkte*), tant au plan tactique que stratégique. Raymond Aron, qui étudie Clausewitz, met en évidence ce moment dans la bataille qui décide de sorts multiples : « *il y a dans la guerre comme dans la mécanique, des centres de gravité dont le mouvement et la direction décident des autres points.* » (4) Ces centres de gravité sur lesquels il s'agira de faire porter l'effort pour modifier le sort de la guerre peuvent soit se trouver dans la bataille même (cela peut être un homme, groupement ou un lieu), soit être la bataille elle-même (choisir ou pas d'engager) ou encore se jouer aussi au niveau politique. Comme le rappelle également Aron, « *Clausewitz l'emploie aussi en un sens politique pour traduire en terme réel la notion de renversement.* » « *Dès lors que la manœuvre de destruction du centre de gravité a été amorcée* », note le général Desportes, « *elle doit être poursuivie sans relâche car, par effet de cascade, elle doit entraîner l'effondrement de la volonté adverse.* » (5) Et le stratège prussien conclut lui-même : « *Dans l'élaboration du plan de guerre, il faut donc tout d'abord chercher à reconnaître quels sont les centres de gravité de la puissance de l'ennemi et les réduire autant que possible à un seul. Il faut ensuite s'efforcer de réunir, en vue d'une action décisive contre ce centre de gravité unique, toutes les forces qui y peuvent être employées.* » (6) Dien Bien Phu sera l'application à la lettre de ce principe côté Vietminh – côté Français, ce sera son double inversé.

CONTINGENCES INTERNATIONALES ET NATIONALES : INSTABILITÉS ET INCERTITUDES

L'affaire de Dien Bien Phu – car il y a affaire avant et après d'avoir bataille – se situe à un moment critique des relations internationales de l'après-Guerre froide et à une période où la France enchaîne crise politique sur crise politique (7).

La situation internationale

Le retour de la France en Indochine, après la courte mais très violente occupation de la péninsule (1945) par le Japon agonisant, est décidé par le général de Gaulle dès son arrivée au pouvoir, avant même la libération de la France. Cela correspond à l'obsession de ce dernier de rétablir l'Empire dans toute sa plénitude, quitte évidemment à faire progressivement

(4) Raymond ARON, *Penser la guerre, Clausewitz*. Tome I : *L'âge européen*, Gallimard, Paris, 1976, p. 258.

(5) Vincent DESPORTES, « 'L'impertinente pertinence' de Clausewitz », *Pensées Mili-Terre* (CESAT), disponible sur le site Internet www.penseemiliterre.fr/-l-impertinente-pertinence-de-clausewitz, p. 4.

(6) Carl von CLAUSEWITZ, *De La Guerre*, éd. Gérard Lebovici, Paris, 1989, p. 872.

(7) Cf. la somme de Georgette ELGEY, *Histoire de la quatrième République*, six tomes, Fayard, Paris, 1965-2012.

évoluer les possessions françaises vers l'autonomie (8). Cette reprise de l'Indochine est marquée par plusieurs éléments interne et externe qui en conditionneront l'issue fatale : d'une part, la « décapitation » politique de l'administration vichyste survivante – dont son chef l'amiral Decoux –, qui maîtrisait parfaitement le pays et ses arcanes, et l'ignorance volontaire des contingents de l'armée française réfugiés en Chine après l'agression japonaise ; d'autre part, l'action des services secrets américains, qui faciliteront la montée du Vietminh, et le pourrissement du Nord assuré par les seigneurs de la guerre chinois, qui en exerceront le contrôle jusqu'à l'arrivée du général Leclerc (octobre 1945-mars 1946).

Plus globalement, c'est une France faible qui défend désespérément ses acquis dans un monde marqué par l'affrontement impitoyable entre les grandes puissances et les deux blocs idéologiques (9).

La situation politique française

La situation politique est rendue instable en France par le système électoral mis en place par la IV^e République. Le jeu des partis, qui fait et défait les majorités, rend impossible la mise en place de toute ligne politique de longue durée et cohérente. Les communistes français, surpuissants à l'époque, s'alignent sur l'Union soviétique et s'opposent frontalement à la politique indochinoise française – jusqu'à faciliter des actes de sabotage visant l'armement ou les équipements à destination de l'Indochine.

Lorsque le Président du Conseil, René Mayer, nomme le général Navarre commandant en chef pour l'Indochine ; il le fait sur la base de son ignorance de la question : souhaitant « *un œil neuf* » après le départ des grands anciens de l'équipe de Lattre (Salan, de Linares, etc...), qui avaient tenu le Vietminh en respect depuis quatre ans (10). Dans sa feuille de route, Navarre part aussi avec les vagues instructions de faire de son mieux avec les moyens du bord, c'est-à-dire n'espérer aucune amélioration en hommes et matériels en attendant une vague issue politique, dont les contours ne sont pas tracés.

La situation stratégique en Indochine et en Asie

Depuis 1946, les choses ont bougé en Asie. La Chine est devenue communiste après la défaite de Tchang Kaï-Tchek et des armées nationalistes. Ce nouvel acteur majeur fait bouger le balancier au profit des mouvements révolutionnaires et/ou de libération. Les Britanniques perdent l'Inde et se battent en Malaisie. Surtout, le grand « moment » stratégique de l'époque est la guerre de Corée (juin 1950-juillet 1953), qui s'est terminé

(8) « Cette œuvre sera poursuivie par la France qui est et demeurera sa propre mandataire. », discours du 15 février 1945, cité in Philippe FRANCHINI, *Les Mensonges de la guerre d'Indochine*, France Loisir, Paris, 2003, p. 72. « Le général De Gaulle et ses conseillers ont bâti leurs projets sur une analyse idéale de la situation. », in Jacques VALETTE, *La Guerre d'Indochine 1945-1954*, Armand Colin, Paris, 1994, p. 35

(9) Cf. Philippe MAXENCE, « Géopolitique d'une défaite », *Le Figaro Histoire*, n°11 (Dossier « Dien Bien Phu – le piège, le sacrifice, la tragédie »), déc. 2013-janv. 2014, pp. 52-55.

(10) Général Henri NAVARRE, *Agonie de l'Indochine (1953-1954)*, Plon, Paris, 1956, p. 2.

peu auparavant. Les Etats-Unis, qui viennent de perdre 50 000 hommes dans ce pays pour un gain politique et stratégique limité et au risque d'une guerre totale avec la Chine, viennent de comprendre que le colonialisme à la française – qu'ils avaient combattu au départ – avait du bon – tout du moins dans sa fonction de stabilisation et de contrôle de la péninsule indochinoise. De ce point de vue, Eisenhower, fraîchement élu, bien que lucide (11), est mieux disposé envers Paris que Truman, que les Français agaçaient beaucoup (12). Les Chinois – et les Soviétiques – soutiennent donc le champion vietminh, alors que les Etats-Unis appuient le champion français, d'abord diplomatiquement, puis progressivement en armes et matériels, jusqu'à couvrir la totalité du coût de la guerre.

LA SITUATION TACTIQUE SUR LE TERRAIN

Une fois la reconquête partielle du pays assurée par le général Leclerc, la défense de l'Indochine va devenir de plus en plus difficile. Les choses sont gérables tant que la Chine ne représente pas un abri et un soutien pour les communistes indochinois. En revanche, à partir du moment où Mao Zedong prend le contrôle de l'Empire du Milieu (octobre 1949), Ho Chi Minh s'assure une base arrière et un soutien en armement à partir desquels il devient possible de lancer des opérations de grande ampleur sur le Nord et le Delta.

Le désastre de Cao Bang – sorte de Dien Bien Phu avant la lettre mais en rase campagne – en 1949, fruit des aberrations du commandement français, fragilise très gravement la situation stratégique. Le gouvernement fait alors appel à l'homme providentiel, le général de Lattre qui, par son seul charisme et son seul génie militaire rétablit une situation considérée comme perdue. (13)

De Lattre : le magicien de génie

Envoyé en Indochine sans aucun moyen, le général de Lattre, redresse la situation en quelques combats de génie. Giap pense que le temps est venu d'affronter les Français en rase campagne. Il déchantera. De Lattre gagne à Vinh Yen, Dong Trieu, Mao Khé, Ninh Binh et à la rivière Day. Il remonte le moral des troupes, lance l'indochinisation des forces et allie sans relâche défensive – il couvre le pays « utile » d'un cordon de postes et *bunkers* – et offensive. Cependant, malade et très affecté par la mort de son fils au combat, il rentre en France pour mourir.

(11) Il juge la politique française en Indochine « obscure et détournée »... Cité in Henry KISSINGER, *Diplomatie*, Fayard, Paris, 1996, p. 567.

(12) Cf. avec intérêt ses démêlés avec le général de Gaulle et Tito (« les dictateurs au petit pied », *sic*), in Harry S. TRUMAN, *Mémoires. L'Année des décisions. Tome 1 : l'Amérique continue 1945*, Plon, Paris, 1955, pp. 193-203.

(13) Pour la « geste » latrienne, cf. la somme de Lucien BODARD, *La Guerre d'Indochine*, cinq tomes, 1963-1967, réédition Folio, Paris, 1973.

Salan, l'homme du terrain

Son remplaçant le général Raoul Salan, n'a peut-être pas le génie flamboyant de son ancien patron, mais est présent en quasi-continu depuis 1945, connaît parfaitement le pays – dont il parle plusieurs langues – et sait ce qu'il peut obtenir de ses hommes et de ses moyens (14). Fin tacticien, il sait tenir avec des bouts de ficelle. Avec le camp retranché de Nasan, qui fixe les divisions de Giap en haute région vers Son La, près de la frontière avec le Laos, la bataille de Hoa Binh – commencée par de Lattre (15) – saigne les corps vietminh en une bataille féroce gagnée sur le fil. Salan est le roi de l'« économie des forces » – le rêve de tout soldat. Il prélève, déplace, manœuvre, contourne, fixe des forces vietminh combattant pourtant « *comme un poisson dans l'eau* », mais il sait aussi, comme son ancien patron, que cela ne peut pas durer éternellement.

Le plan Navarre

A peine arrivé, Navarre constate une situation difficile. Le Vietminh est partout et la pression se fait sentir sur le Nord, où l'axe Hanoï-Haïphong, l'axe stratégique qui relie la capitale du Tonkin à la côte, est menacé. Tous les chefs de la période Salan sont en partance. Faute de mieux, Navarre nomme le général René Cogny, déjà sur place, commandant en chef pour le Tonkin et doit faire face à une pénurie massive et à l'usure des hommes et du matériel.

Sans indications de la part du gouvernement – qui change en permanence –, il élabore une stratégie globale à partir de ce qu'il a retiré d'une visite d'un mois sur le terrain. Il s'agira donc de : protéger le Delta (16) et l'axe Hanoï-Haïphong, priorité 1 ; défendre le centre et sud Annam pour éviter de voir l'Indochine coupée en deux, priorité 2 ; défendre le Laos car le Vietminh a décidé de peser sur le maillon le plus faible de la confédération indochinoise, priorité 3 (17).

Il s'agit au final pour le commandant en chef de gagner du temps : 1) pour créer une armée indochinoise performante ; 2) pour créer les conditions les plus favorables pour une négociation qui préserverait au mieux la présence française.

(14) Jeune lieutenant, il commande une province au Tonkin et a un fils métis. Il reste 9 ans en Indochine de 1924 à 1933 pour revenir avec Leclerc en 1945. Cf. ses mémoires, notamment pour la bataille d'Hoa Binh, *Fin d'un empire*, tomes 1 et 2, Presses de la cité, Paris, 1970-1972.

(15) Philippe FOUQUET-LAPAR, *Hoa Binh (1951-1952) De Lattre attaque en Indochine*, Economica, Paris, 2006.

(16) Zone formée par les eaux du fleuve Rouge et la rivière Noire et leurs affluents formant la zone stratégique entre la capitale du Nord à l'époque et la mer (le port d'Haïphong). Ne pas confondre avec le delta du Mékong côté Saïgon.

(17) Le texte du plan Navarre est publié dans le livre de celui qui fut son chef d'état-major avant de sauter lui-même sur le camp retranché, Jean POUGET, *Nous étions à Dien Bien Phu*, Presses de la cité, Paris, 1964, p. 438.

Ce plan fut présenté devant le Comité de défense nationale du 24 juillet 1953. La question de savoir s'il fallait défendre le Laos ou pas ne fut pas tranchée (18).

Au final, Navarre va décider de réunir les priorités 1 et 3 en une manœuvre unique. Sur le papier, cette décision est cohérente. Elle répond à deux besoins majeurs, voire contradictoires avec un minimum de moyens. Le général décide de créer un abcès de fixation, sous forme d'un camp retranché situé entre le Laos et le Delta et loin du sud – môle où viendront se briser les bataillons réguliers de l'armée vietminh. C'est là qu'intervient le choix de la petite ville de Dien Bien Phu (ou « la préfecture du Nord-Ouest »), à la frontière du Laos abandonnée aux mains des insurgés depuis février 1952. Il faudra donc la reprendre avec les bataillons parachutistes (opération Castor), créer un camp retranché lourd inspiré de Nasan et attirer les bataillons vietminh dans une bataille décisive, s'ils s'y risquent. Cependant, d'après les stratèges, Giap ne devrait pas résister à un tel appât et, de fait, il n'y résistera pas...

AVANT LA BATAILLE :
IMPRÉPARATION TACTIQUE ET CONTRADICTIONS STRATÉGIQUES

La marche vers la bataille s'est accompagnée d'un ensemble d'erreurs tactiques et stratégiques qui ont fait d'une idée *a priori* cohérente un désastre majeur.

Confusions stratégiques (Nasan et Hoa Binh)

L'option Navarre s'appuie sur un précédent réussi : le camp retranché de Nasan (novembre-décembre 1952). Installé par le général Salan près de Son La, à proximité de la route 41, près du Laos, sur un ensemble de pitons, le camp va concentrer l'action des bataillons viets, qui vont se casser les dents sur une défense serrée. Nasan démontre improprement aux Français que les Viets ne peuvent déplacer une artillerie lourde sur une longue distance face à une organisation tactique appelée « le hérisson », concept de défense constitué d'un poste principal et d'un aérodrome entouré de plusieurs positions armées appelées points d'appui (PA). Une fois le service rendu, le camp est évacué par un pont aérien surprise ne laissant à l'ennemi épuisé que quelques matériels logistiques sabotés (19). La leçon que tire le commandement français est que ce qui a été fait à une échelle

(18) « D'autre part et bien qu'il eût, ce même 24 juillet, demandé à être fixé sur la conduite à adopter en cas de menace d'attaque sur le royaume du Laos, le commandant en chef n'a reçu ni instructions, ni directives l'éclairant sur ce point important. Si bien que lorsque le général commandant en chef eut l'impression que l'éventualité se réalisait, il a dû prendre de lui-même la responsabilité de la décision que l'on connaît. », peut-on lire dans le Rapport concernant la conduite des opérations en Indochine sous la direction du général Navarre, rédigé par la Commission d'enquête militaire, texte intégral in Georgette ELGEY, *Histoire de la IV^e République*, tome 2, Fayard, Paris, 1968, p. 616.

(19) Cf. Jacques FAVREAU / Nicolas DUFOUR, *Nasan, la victoire oubliée (1952-1953). Base aéroterrestre au Tonkin*, Economica, Paris, 1999, 210 p.

moyenne peut être tenté à une grande échelle. Le problème est que le commandement vietminh tire aussi ses propres conclusions. Si la situation se reproduit, ils viendront avec l'artillerie ! (20) Le commandement, dans son enthousiasme, oubliera aussi que l'action de l'aviation a été déterminante dans la bataille de Nasan. Or, à Dien Bien Phu, les conditions d'emploi sont beaucoup plus difficiles.

Une autre erreur fut l'oubli des avertissements tactiques. La bataille de Hoa Binh, qui, lancée en 1951 pour saigner les forces vietminh, s'achève en février 1952, fut un succès... parce qu'elle ne fut pas perdue. Certes, les forces de Giap avaient au final perdu environ 10 000 hommes et l'évacuation de la zone, fut effectuée de main de maître, mais *in extremis* et dans des conditions de dangerosité particulièrement élevées (900 morts et 1 800 blessés pour les Français !) (21) Encore une fois, le but tactique d'affaiblir considérablement le dispositif de bataille adverse avait été atteint, mais l'effet stratégique public faisait apparaître *de facto* le retrait français et la « victoire » du Vietminh, lequel demeurait maître du terrain (22).

Surestimation de ses capacités - sous-estimation de l'adversaire

En installant le camp retranché de Dien Bien Phu, le commandant en chef compte sur un certain nombre d'avantages considérés comme acquis.

Les capacités offensives et de manœuvre de l'armée française sont son premier atout. Si les Vietminh sont les maîtres de la guérilla, ils n'ont jamais pu s'aligner dans une bataille rangée (*cf.* de Lattre et Salan). Le camp a donc pour vocation initiale non seulement de fixer le dispositif militaire ennemi, mais aussi de le poursuivre. C'est à cette condition expresse que le colonel de Castries, qui est un cavalier, a accepté le poste. Le général Navarre lui « vend » une « *base offensive* » (23). Cette mission s'avérera dès le début impossible à remplir (24).

La supériorité aérienne est l'autre force française ; le Vietminh n'en dispose pas. Les aviateurs de l'armée de l'air et de l'aéronavale prennent tous les risques. Or Dien Bien Phu est loin, souvent sous la brume et les nuages, et, surprise, l'ennemi a une DCA !

La supériorité de l'artillerie est le dernier élément déterminant. Nasan a démontré que le système des points d'appuis multiples se protégeant mutuellement annihilait les charges vietminh les plus puissantes. Or la zone de Dien Bien Phu est beaucoup plus grande que celle de Nasan et la

(20) *Cf.* Général Vo Nguyen GIAP, *Mémoires. Tome II : Le chemin menant à Dien Bien Phu*, Anako éditions, Fontenay-sous-Bois, 2004, pp. 286-287.

(21) Georges FLEURY, *Histoire de la guerre d'Indochine 1945-1954*, Plon Paris, 1994, p. 504.

(22) Yves GRAS, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Plon, Paris, 1979, pp. 451-455.

(23) Jules ROY, *La Bataille de Dien Bien Phu*, René Julliard, Paris, 1963, p. 133.

(24) *Cf.* Pierre ROCOLLE, *Pourquoi Dien Bien Phu ?*, Flammarion, Paris, 1968, pp. 224-234.

plupart de ces points d'appuis ne pourront pas se soutenir (25) – ainsi le PA *Isabelle* vivra-t-il séparé du reste du groupe jusqu'au bout.

A cela s'ajoute une autre erreur majeure, la sous-estimation de l'adversaire. Les Français pensent que l'adversaire n'a pas d'artillerie ou ne pourra pas l'acheminer ; or celui-ci dispose d'ores et déjà de ces capacités. Ils pensent qu'il n'a pas de DCA ; or il en a et, quand cette information sera connue, on n'en tiendra pas compte. De plus, le Vietminh n'est plus seul dans son combat : il a désormais une artillerie de campagne (notamment des canons sans recul), de la DCA et surtout des compétences d'emploi ; des conseillers soviétiques et chinois l'accompagnent et des déserteurs de l'armée française (quelques Légionnaires, maghrébins ou africains), servent les armes lourdes.

Enfin, il faut insister sur le fait que Navarre et Cogny – car ces frères ennemis sont au départ liés dans cette affaire – font des choix tactiques contradictoires pour la même mission. Les deux chefs voient dans Dien Bien Phu à la fois une base d'opération et un camp retranché : en réalité il ne sera ni l'un ni l'autre.

Or cette aporie aura un impact sur le destin du camp lui-même. Alors qu'il sera rapidement démontré qu'il ne peut pas s'y conduire d'opérations offensives, Dien Bien Phu n'est pas protégé comme un camp retranché devrait l'être : les installations ne sont pas dissimulées ; les bunkers sont peu enterrés et en bois ; les abords ne sont pas nettoyés ; il n'y a pas de glacis ; les moyens médicaux et le nombre de lits sont insuffisants ; il manque du barbelé, des réserves et, un comble, même la dotation en artillerie n'est pas complète ! (26)

Un mal français ? Vantardises et rodomontades

Les Français ont à l'occasion de cette bataille enfilé un nombre impressionnant de perles dont notre nation à le secret dans les grands moments de son histoire, sur le modèle de « la route du fer est coupée ! » de la Seconde Guerre mondiale ou du « ils ne passeront pas parce que nous sommes les plus forts ! ».

On compte à ce florilège quelques pépites :

- Les Viets ne peuvent pas amener de l'artillerie si loin...
- ... Mais si les Viets y parviennent cependant, elle sera détruite par les tirs de contre-batterie. L'affirmation péremptoire « *Des canons, j'en ai plus qu'il m'en faut !* » (27) conduira le colonel Piroth, chef de l'artillerie, au suicide.

(25) Ces points d'appui sont passés à la postérité sous des noms féminins : Anne-Marie, Béatrice, Claudine, Dominique, Eliane, Françoise, Gabrielle, Huguette, Isabelle, Junon, Lily ; soit ABCDEFG... et non le prénom des filles du général de Castries comme cela a été dit parfois !

(26) Bernard FALL, *op. cit.*, pp. 125-131.

(27) In Jules ROY, *op. cit.*, p. 152.

– « *Dien Bien Phu, ce sera Nasan multiplié par dix. Nous n'écraserons pas une division mais quatre.* » (28)

– « *Qu'attendez-vous pour déclencher cette bataille [...] Venez, je vous attends...* », peut-on lire sur des tracts signés du colonel de Castries, adressés au « généralissime » Giap et dispersés début février (29).

– « *Ils ne faudrait pas qu'ils nous privent de la bataille !* », car l'inquiétude de certains est que l'ennemi n'attaque pas. « *A quelques jours de l'offensive ennemie, la crainte principale du commandement en Indochine (dont Cogny (30)) restait que le Vietminh renoncât à attaquer le camp retranché.* » (31) Il ne sera pas déçu...

Enfin, Navarre s'illustre devant la presse à Saïgon par un petit chef-d'œuvre de jargon bureaucrato-militaire : « *le Vietminh est arrivé au plus haut point de ses prétentions et vient de donner la preuve qu'il a dépassé ses possibilités logistiques.* » (32)

L'extension des lignes de communication

En choisissant Dien Bien Phu, Navarre installe un dispositif majeur à 300 km par avion de son point de ravitaillement, dans un pays où les conditions météorologiques sont régulièrement mauvaises. Le camp retranché ne peut survivre que par un approvisionnement régulier et par le soutien de l'appui-feu de la chasse et des bombardiers, dont une partie est celle de l'aéronavale croisant sur les côtes du Tonkin. Le colossal pont aérien (33) réalisé après la conquête du site par les bataillons parachutistes non seulement ne permettra pas l'équipement en matériel lourd (béton, notamment) des casemates, mais surtout ne pourra être maintenu au fur et à mesure que le camp perdra sa piste d'atterrissage et que la DCA viet sera de plus en plus efficace malgré le courage insensé des aviateurs. Plus que par l'assaut, Dien Bien Phu périra par componction.

La dispersion des moyens

Pendant que l'affaire Dien Bien Phu est en cours, le général Navarre lance l'opération Atlante, qui vise à dégager le centre et sud Annam d'une implantation de longue date des forces vietminh qui menacerait à terme le Cambodge (34). Cette opération, à laquelle tient beaucoup le commandant en chef, certes mobilise des troupes disparates et/ou fatiguées, mais en réalité consomme des réserves sur un objectif à l'importance relative.

(28) Propos tenus pas Castries et Cogny, cités *ibid.*, p. 165.

(29) Pierre PÉLISSIER, *Dien Bien Phu. 20 novembre 1953-7 mai 1954*, Perrin, Paris, 2004, p. 214.

(30) *Ibid.*, p. 209.

(31) Le Haut Commissaire pour l'Indochine, Maurice Dejean, qui a en charge les affaires politiques – seul de Lattre cumulera les fonctions civiles et militaires. Cf. Jules ROY, *op. cit.*, p. 154.

(32) *Ibid.*, p. 178.

(33) Qui sera également assuré par les pilotes mercenaires des Tigres volants du fameux général Chesnault, qui s'étaient auparavant illustrés en Chine pendant la Seconde Guerre mondiale.

(34) Cf. Pierre ROCOLLE, *op. cit.*, pp. 124-125 ; Pierre BRUGE, *Les Hommes de Dien Bien Phu*, Perrin, 2003, p. 120.

Installé dans cette zone dès 1945, le Vietminh n'a pas fait évoluer son dispositif depuis cette date mais a pu consolider ses défenses et recevra sévèrement les attaquants. De son côté, Cogny est obsédé par le Delta et rechigne à prêter la main à Dien Bien Phu, à la grande colère de Navarre, qui oublie qu'il a aussi ses propres priorités (35).

Bureaucratie : gagner ou perdre, pourvu que ce soit dans les règles de l'administration !

Le soutien logistique et humain organisé à Hanoï va atteindre des sommets de « courtelinisme ». Le chef des parachutistes d'Indochine (le colonel Sauvagnac) exige que les volontaires sautant sur Dien Bien Phu aient leur brevet para et leur fait suivre le stage complet ! (36) Cette obligation ne sera levée qu'à la toute fin du siège et les parachutés survivants n'auront confirmation de leur brevet para que bien des mois plus tard, grâce à l'acharnement de Castries. Hanoï exige aussi que les parachutages d'hommes et de matériel soient faits dans les conditions réglementaires de largage. Ce qui s'avérera également impossible dès la moitié de la bataille. Les avions français approvisionneront donc les troupes de Giap en matériel frais, dont des obus.

Dien Bien Phu : le mépris du renseignement ?

Comme dans de très nombreuses défaillances ou défaites françaises, dans cette affaire il ne sera guère tenu compte du renseignement, aussi exact soit-il. Comme en août 1914 et en juin 1940, où le deuxième bureau français donnait la date, le lieu et l'endroit des offensives allemandes avec la même absence de résultat, les services français ont suivi au jour le jour les préparatifs vietminh, jusqu'à donner au bout du compte le jour et l'heure de l'attaque (37). Les Français, qui ont percé les codes de l'ennemi, suivent donc la mise en place de l'encerclement, la remontée des divisions d'élite, le nombre des troupes, l'arrivée d'une capacité de DCA massive avec les canons de 37 mm, la disposition et le dessin précis des batteries d'artillerie jusqu'au nombre d'obus disponibles et les cadences de tir théoriques de l'ennemi (38). De tout cela il ne sera fait aucun usage, alors que Navarre avait passé brillamment la première partie de sa carrière dans le renseignement – mais c'était contre l'Allemagne (39). A quoi bon puisqu'on espère la bataille !

(35) Jules ROY, *op. cit.*, p. 456 ; Henri NAVARRE, *Le Temps des vérités*, Plon, Paris, 1979, p. 334.

(36) Pierre PÉLISSIER, *op. cit.*, p. 361 ; Pierre ROCOLLE, *op. cit.*, p. 455.

(37) Celle du 26 janvier comme celle du 13 mars. Cf. Henri JACQUIN, *Guerre secrète en Indochine*, Olivier Orban, Paris, 1979, pp. 231-327.

(38) Bernard FALL, *op. cit.*, pp. 141-142 ; Pierre ROCOLLE, *op. cit.*, pp. 240-256.

(39) « Selon une importante étude émanant de l'École de guerre, l'état-major de Saïgon aurait 'substitué aux faits', c'est-à-dire aux renseignements sérieux qui lui parvenaient, l'idée préconçue qu'il se faisait du Vietminh. », in Bernard FALL, *op. cit.*, p. 76.

Le centre de gravité stratégique, refuser la bataille ?

Au plan stratégique, en janvier 1954, l'implantation à Dien Bien Phu, avant le déclenchement de la bataille elle-même, ne répondait déjà plus aux objectifs qui lui avaient été affectés. Le Delta subissait toujours la pression ; la pénétration vers le Laos avait été reprise par les hauts plateaux ; les opérations de nettoyage du centre-sud Annam (Atlante) ne rencontraient pas de résistance car les divisions ennemies s'étaient effacées. A partir de ce constat – mais qui avait le malheur de faire le bilan de sa propre stratégie –, Navarre pouvait donc envisager l'évacuation du camp en réaffectant 10 000 hommes à d'autres tâches tout en les sauvant de la destruction (40). Si le supposé « piège » de Dien Bien Phu n'avait pas fonctionné comme prévu et se révélait finalement une chausse-trape pour lui-même, il lui avait fait gagner un temps précieux et il avait rempli son troisième objectif : empêcher l'attaque du Laos.

Cependant, en décembre 1953, l'étau viet se resserrait déjà dangereusement autour de Dien Bien Phu et le concept de base d'attaque – fonction tactique initialement dévolue à Castries – se révélait définitivement inopérante. Navarre pouvait donc déjouer le « centre de gravité » recherché par Giap en lui refusant la bataille par l'évacuation de la garnison. Cette évacuation, il l'évoque lui-même dans une lettre du 13 décembre 1953 à « son » ministre Marc Jacquet (Secrétaire d'Etat aux Relations avec les Etats associés), dans laquelle il révisé considérablement à la baisse ses chances de succès et envisage une évacuation – si la présence de moyens d'artillerie lourds et de DCA venaient à être confirmés, ce qui sera le cas. Cette lettre restera sans réponse (41). L'hypothèse de l'évacuation est également formulée par Navarre auprès du général Cogny, lequel, balayant l'argument, lui demande de ne pas porter atteinte au moral de la garnison, « *exaltée à la perspective d'une grande victoire défensive* » (42) Après la défaite, pour se dédouaner, Cogny saura faire entendre un autre son de cloche...

Un peu plus tard, les missions d'inspection sur le site avaient corroboré les inquiétudes de certains inspecteurs et non des moindres. L'option d'évacuer Dien Bien Phu et de redessiner le schéma stratégique autour d'une alternative resserrée fut débattue et présentée, en l'absence du général Navarre, au ministre Pleven et au secrétaire d'Etat de Chevigné par les généraux Ely (président de l'état-major général des armées), Blanc (chef d'état-major de l'armée de terre) et Fay (chef d'état-major de l'armée de l'air) dans une réunion le 10 février 1954, à Saïgon, longtemps restée secrète. Ses conclusions demeurèrent sans suite (43). Le général Ely,

(40) Yves GRAS, *op. cit.*, p. 527.

(41) Roger DELPEY, *Dien Bien Phu L'affaire*, Editions de la pensée moderne, Paris, 1974, pp. 287-289.

(42) Henri NAVARRE, *Le Temps...*, *op. cit.*, p. 377.

(43) Roger DELPEY, *op. cit.*, pp. 320-326 ; Bernard FALL, *op. cit.*, p. 145. Ces propos ont été réitérés par le général Fay sur le site lors de l'inspection du 19 février, avec les mêmes : cf. Pierre PÉLISSIER, *op. cit.*, pp. 229-232 ; Jules ROY, *op. cit.*, p. 177 ; Georges FLEURY, *La Guerre en Indochine 1945-1954*, Plon, Paris, 1994, p. 617.

rentré à Paris et parlant du camp, suggérera de « *s'en débarrasser* » ! (44). Blanc reformulera ses préconisations devant le Comité de défense du 9 février (45). Cependant, aucune recommandation officielle ne viendra appuyer ce sentiment partagé des militaires de haut rang (à commencer par le maréchal Juin). Fay, le plus critique sur le site, écrira des propos lénifiants une fois rentré à Paris (46). Sur le terrain, Cogny, qui se répandra par la suite dans des « je l'avais bien dit » propres à protéger sa carrière, ne défendra en aucun moment l'option du retrait, bien au contraire.

Pour le général Blanc, il s'agissait d'abandonner rapidement le Tonkin, indéfendable, et de se replier sur l'Annam et la Cochinchine, dans lesquels une véritable défense était possible – ce qui correspondait peu ou prou, après les Accords de Genève, à un peu plus que le Vietnam du Sud). Cette vision était vraiment cohérente et se déduira directement de la défaite ; mais était-ce politiquement acceptable avant, même pour des gouvernements aux abois ?

PENDANT ET APRÈS :
DÉFAILLANCES, HÉROÏSME ET ILLUSIONS

Centre de gravité tactique : les trois premiers jours et la faillite du commandement

La bataille est perdue entre le 13 et le 15 mars 1954.

Il ne s'agit pas ici d'accabler une fois de plus les responsables dans la conduite tactique de la bataille. Certains s'acharnent sur Castries quand d'autres désignent Langlais, son adjoint opérationnel trop sûr de lui, ou fustigent toute la chaîne. Toujours est-il que le *continuum* de commandement Castries-Langlais-Hanoï-Saïgon commet deux erreurs majeures qui conditionneront la défaite inéluctable en ne reprenant pas coûte que coûte, une fois la surprise et le choc passés, les positions perdues, surtout « Béatrice » (47) et ensuite « Gabrielle » et « Anne-Marie » dont le contrôle conditionne le maintien de la piste d'atterrissage (48). En trois jours Giap a détruit le centre de gravité français, à savoir, en l'occurrence, les défenses de l'aérodrome et donc l'aérodrome lui-même. Le reste n'est

(44) Jacques VALETTE, *op. cit.*, p. 326.

(45) Pierre PÉLISSIER, *op. cit.*, p. 224.

(46) Cf. Commandant Gilbert BONNIER, « Rapport Catroux sur Dien Bien Phu », *Revue historique des armées*, n°1, 1994, p. 73. Cet article est une analyse du « rapport sur la conduite des opérations », dont le texte intégral figure dans l'ouvrage de Georgette ELGEY, *op. cit.* Le rapport n'est pas tendre avec le général Fay auquel « il appartenait de tirer les conséquences des lacunes révélées par lui et de s'employer à procurer aux combattants les matériels, les personnels et les crédits qui leur manquaient », p. 74.

(47) Il y a débat : Castries a affirmé que la décision avait été prise par Hanoï et qu'il l'aurait refusée s'il avait dû décider seul. Rocolle (p. 360) affirme qu'elle l'a été par le général Gambiez, en l'absence de Navarre à Saïgon. Gras (p. 547) et Roy (p. 207) considèrent qu'elle a été prise par Cogny, ce que semblent confirmer les mémoires de Navarre, qui aurait refusé la trêve s'il avait été saisi. Cf. Henri NAVARRE, *op. cit.*, p. 428.

(48) Castries accepte la proposition du Vietminh d'une trêve pour ramasser les blessés après la chute de Béatrice, interdisant *de facto* la reprise de ce point-clef de la défense.

qu'une affaire d'héroïsme. Bigeard, avec son génie tactique évident, ne pourra, plus tard, qu'aider à reculer l'inévitable. La bataille est donc perdue entre le 1^{er} et le 3^e jour. On ne reviendra pas sur le déroulement tactique si souvent décrit. Les 77 jours suivants ne seront qu'une lente agonie.

Comme le dit de façon éclairante Henri de Brancion, « *si la protection de la piste était prioritaire pour les Français, elle constituait, par symétrie, l'objectif n°1 de Giap. De fait elle fut mise hors d'usage la première nuit et ne put jamais reprendre son rôle essentiel dans la bataille, ce qui modifia du tout au tout les conditions de l'affrontement* » (49). Effondrement psychologique, mauvaise appréciation de la conduite de la bataille ? Cet objectif prioritaire disparaît du souci tactique français dès le deuxième jour du combat et sonne le glas du camp retranché. Les parachutages et le sacrifice des « paras d'un jour » et des aviateurs ne serviront qu'à retarder l'inévitable. Le 7 mai à 17h30 les combats s'achèvent en « *laissant mourir le feu* » selon les mots de Cogny et sans drapeau blanc. (50) Le camp ne s'était pas rendu, il avait juste cessé de combattre. Giap venait de gagner la première bataille du Tiers-Monde contre une force occidentale depuis le XIX^e siècle.

Rêves et illusions

Les bombardements américains : du raid massif à la bombe atomique !

La demande française ou la proposition américaine d'utiliser la bombe atomique pour sauver le camp retranché fut un des grands mystères historiques de l'affaire de Dien Bien Ph (51). On ne peut que rester circonspect, voire sceptique, quant à l'idée qu'ont pu se faire certains Français – y compris de haut rang – sur les intentions américaines. Rappelons que Truman avait refusé d'utiliser l'arme nucléaire en Corée et mis à pied le général Mac Arthur pour l'avoir exigé. On voyait donc mal son successeur, le président et général Eisenhower, souscrire à cette demande « à l'emporte-pièce » pour une affaire sans commune mesure avec la dimension de la Corée. Le ministre français des Affaires étrangères Georges Bidault, qui était parti négociateur à Washington, a juré qu'elle avait émané d'Allen Dulles lui-même. A-t-il surinterprété des paroles bienveillantes du ministre américain ? S'est-il auto-intoxiqué ? Y a-t-il eu erreur de traduction ? On ne le saura pas. La « proposition » qui aurait eu l'aval de certains militaires des deux bords et qui avait pu également être étayée à partir de déclarations « va-t-en guerre » de Richard Nixon, alors Vice-Président, sera repoussée par le président du Conseil Joseph Lainiel

(49) Henri DE BRANCION, *Dien Bien Phu. Artilleurs dans la fournaise*, Presses de la cité, Paris, 1993, p. 258.

(50) Les images qui le montrent ne sont qu'une reconstitution vietminh *a posteriori* réalisée par le cinéaste russe Roman Karmen.

(51) Cf. Laurent CÉSARI / Jacques DE FOLIN, « Le projet 'Vautour' en France : nécessité militaire, impossibilité politique », in Denise ARTAUD / Laurence KAPLAN (dir.), *Dien Bien Phu, l'Alliance atlantique et la défense du Sud-Est asiatique*, La Manufacture, Lyon, 1989, p. 137-156.

et, au final, par Bidault lui-même... (52) Cette histoire abracadabrante n'en demeure pas moins illustrative d'un état d'esprit général, notamment du côté français, en attente d'un « miracle » qui ne viendra pas.

En revanche, un bombardement massif des positions vietnamiennes par l'aviation américaine (opération Vautour) aurait pu débloquer la situation en évitant la reddition. Mais personne n'a finalement voulu assumer les conséquences politico-diplomatiques que ce geste aurait entraînées. Pourtant, cette option a été à deux doigts de se concrétiser. C'est finalement l'opposition des Britanniques (Churchill !), qu'Eisenhower avait consultés, qui fit pencher la balance. Qui plus est, pour certains diplomates, l'intervention directe des Américains aurait internationalisé *de facto* le conflit – en oubliant que Russes et Chinois « conseillaient » déjà le Vietminh sur le terrain (53).

L'évasion impossible : opérations Xénophon, Ariane, Condor, Albatros, Desperado...

Faute d'une évacuation qui aurait pu être menée au bon moment avec les grands moyens, l'idée d'une « évasion » des combattants valides vers les maquis de l'arrière fit son chemin. Cinq options furent étudiées. La première de grande ampleur, « Xénophon », dès janvier 1954, envisageait une évacuation avec hommes et matériels. En parallèle était étudiée une simple évacuation des troupes (« Ariane ») (54). Les autres plans ne furent que des variantes fortement dégradées de la deuxième, qui prévoyait d'évacuer par la route l'ensemble des troupes. Cependant, dans tous les cas de figure, l'ampleur des moyens nécessaires fit reculer le commandement. Les deux autres, « Condor » et « Albatros » furent élaborées au fur et à mesure que la situation empirait, pour exfiltrer les survivants (55). La dernière fut abandonnée. Fortement suggéré par Cogny mais réfuté par Navarre, qui ne s'y résoudra que trop tard, le principe était que les groupements mobiles qui animaient la guérilla sur les arrières de l'ennemi en pays laotien, avec les supplétifs Meos notamment, se rapprochent le plus possible de Dien Bien Phu et accueillent les « évadés » selon un schéma prédéfini. Le capitaine Sassi, le lieutenant-colonel Godard (qui s'illustra plus tard différemment à Alger...) et le capitaine Loustau commandaient

(52) Cf. George HERRING / Richard HIMMERMAN, « 'Le jour où nous ne sommes pas entrés en guerre'. La politique américaine au moment de Dien Bien Phu : un réexamen », in Denise ARTAUD / Laurence KAPLAN (dir.), *op. cit.*, pp. 103-136.

(53) Général Georges CATROUX, *Deux actes du drame indochinois : Hanoï, juin 1940, Dien Bien Phu, mars-mai 1954*, Plon, Paris, 1959, p. 213.

(54) Nom symbolique faisant référence au général grec qui conduisit en 401 av. J.-C. la retraite des « Dix mille » – mercenaires grecs du roi Cyrus. Cette épopée est racontée par le général lui-même dans son ouvrage *l'Anabase*. Cf. Pierre JOURNOUD / Hugues TERTRAIS, *Paroles de Dien Bien Phu : les survivants témoignent*, Tallandier, Paris, pp. 88-91.

(55) Ivan CADEAU, *Dien Bien Phu 13 mars-7 mai 1954*, Tallandier, Paris, 2013, pp. 149-150.

ces groupements aux origines variées (56). Toutefois, là aussi, cette hypothèse relevait du rêve. Giap tenait sa proie et n'allait pas la laisser s'échapper (57). Les tentatives d'« offensives » avant la bataille proprement dite avaient toutes tourné court et l'évacuation de Laïchau (autre point d'appui au Nord), dont la garnison devait en principe renforcer celle de Dien Bien Phu, avait fini en massacre des supplétifs thaïs qui étaient censés rejoindre à pied... Les détachements avancés de ces groupes mobiles et commandos se contentèrent de voir brûler le camp et rentrèrent chez eux en ne ramenant qu'une poignée de survivants chanceux récupérés au hasard.

LE CENTRE DE GRAVITÉ POLITICO-STRATÉGIQUE :
LA CONFÉRENCE DE GENÈVE

La conférence de Genève qui s'ouvre le 26 avril 1954 change la nature de la bataille. De tactique, elle devient stratégique pour les Vietnamiens, lesquels voient dans la conjonction des dates la fusion miraculeuse de leurs objectifs. Ce « détail » majeur n'est pas vu ou ne veut pas être vu par les Français qui s'enferment eux-mêmes dans la nasse.

De fait, cette conférence que personne n'avait mise à l'agenda international est suggérée par la France même le 25 janvier 1954, lors de la conférence de Berlin, inaugurant ainsi une singulière forme de suicide diplomatique.

La sous-estimation du résultat ou le syndrome du « Chevalier noir »

Dans le film « Sacré Graal » des humoristes britanniques les Monty Python, un chevalier en armure noire barre la route des deux héros et les défie en combat singulier. Le Chevalier noir se fait couper un bras, se relève et veut continuer le combat. Il se fait couper un deuxième bras et il repart à l'assaut. Ayant perdu successivement tous ses membres, le Chevalier noir saute sur son tronc démembré – humour anglais ! – en traitant de lâches les chevaliers qui passent leur chemin. Cette parabole peut parfois s'appliquer à quelques généraux qui refusent d'admettre la défaite, mais pas seulement à des militaires : « *La guerre n'est pas une catégorie autonome* », constate Hervé Guineret, « *c'est d'ailleurs ce que les militaires ont parfois du mal à comprendre. Le but de la guerre est d'amener une situation politique* » (58)... Il faut parfois savoir terminer une guerre ou

(56) Cf. colonel Roger TRINQUIER, *La Guerre*, Albin Michel, Paris, 1980, p. 271. Les actions vers le camp retranché des groupes Godard et Loustau sont improprement connues sous le nom de « colonne Crève-cœur », du nom du colonel du même nom qui commandait au Laos.

(57) Cerise sur le gâteau, l'engagement de ces groupements sera fait sans véritable coordination ni connaissance mutuelle car ils ne relèvent pas des mêmes directions opérationnelles (Vientiane, Saïgon, les services secrets,...). Cf. Jean SASSI avec Jean-Louis TEMBLAY, *Opérations spéciales : 20 ans de guerre secrète*, Nimrod, Paris, 2009, pp. 240-247 ; Henry-Jean LOUSTAU, *Les Derniers Combats d'Indochine 1952-1954*, Albin Michel, Paris, 1984, pp. 224-246.

(58) Hervé GUINERET, *Clausewitz et la guerre*, PUF, Paris, 1999, p. 34.

admettre une défaite : « *La force de caractère nous conduit à l'obstination qui en est une dégénérescence* », rappelle Clausewitz (59). C'est ce qui différencie Churchill en 1940 et Hitler en 1945.

De la défaite tactique à la défaite stratégique

Perdre est presque inclus dans l'ADN de la guerre. L'incertitude, « le brouillard » dont parle Clausewitz, en est un des principes majeurs – « *le résultat n'est jamais assuré, mais seulement vraisemblable* » (60). Les adversaires de Napoléon, sur 15 ans, vont perdre presque toutes les batailles ou presque, sauf la bonne ! Cependant, le refus, de la part de certains chefs militaires, de ne pas voir qu'une défaite tactique *a priori* relative signe en réalité le glas d'un désastre stratégique, diplomatique et politique demeure une constante historique.

Autrement dit, le soldat vaincu reproche au pouvoir politique d'avoir manqué du courage minimum qui eût permis de l'emporter au final sur l'adversaire dans un « ultime petit effort » – (« *J'ai été trahi par l'arrière* », clama le généralissime Gamelin en juin 1940 et le général Westmorland, commandant en chef au Vietnam quelques années plus tard, pensait qu'on l'avait privé de la victoire en n'envahissant pas le Nord). Parfois, le chef militaire a raison, mais pas toujours...

Clemenceau disait certes que « *celui qui est vainqueur, c'est celui qui peut, un quart d'heure de plus que l'adversaire, croire qu'il n'est pas vaincu* » (61), mais il se plaçait dans le cadre d'une confrontation bilatérale qui se jouait à « armes égales » et à modes de pensée compatibles. Dans le cas particulier des guerres du Vietnam comme d'autres conflits asymétriques qui suivront (dont l'Algérie), il s'agit, pour l'adversaire quantitativement le plus faible, de faire plier la volonté de l'autre en comptant sur ses faiblesses psychologiques (justesse de la cause au moment où elle se déploie, opinion publique, nombre de morts, etc.). A Dien Bien Phu nous sommes bien donc au cœur de la guerre clausewitzienne, dont le résultat est « *soumettre à notre volonté* » (62). Toutefois, elle est aussi la démonstration de ce que le général Gambiez (63) appelle « *le style indirect* », qui « *vise à mettre l'adversaire en état d'infériorité par les actions préliminaires qui le disloquent moralement et matériellement, avant que de l'achever par la reddition ou par la bataille* » (64). Qui plus est, l'adversaire irrégulier dispose d'un avantage concurrentiel majeur : la défaite au sens militaire ne joue que pour l'un des partenaires et pas pour les deux, car le temps est l'allié des guérillas.

(59) Carl von CLAUSEWITZ, *op. cit.*, p. 245.

(60) *Idem*, p. 169.

(61) Discours du 8 mars 1918 devant les Chambres.

(62) Carl von CLAUSEWITZ, *op. cit.*, p. 33.

(63) Gambiez sait de quoi il parle. Il est chef d'état-major du général Navarre et perd un fils à Dien Bien Phu.

(64) Général Fernand GAMBIEZ / Colonel SUIRE, *L'Épée de Damoclès : la guerre en style indirect*, Plon, Paris, 1967, p. 34. (Remarquable analyste militaire, Maurice Suire sera beaucoup plus connu sous le nom de XB Leprince, pour ses romans d'aventures, dans la collection « Signes de piste ! »).

Giap pouvait perdre la bataille, mais pas Navarre ! Ce sont donc deux conceptions mentales de la guerre qui s'affrontèrent. Ce processus reste encore aujourd'hui incompréhensible pour certains. Ce sont pourtant les limites de la contre-insurrection et de ses théories.

La mise : poker ou roulette russe ?

Le général Navarre dira un jour : « *je considère donc que les effectifs réunis à Dien Bien Phu constituent la 'mise' qu'il était possible et nécessaire de faire pour la défense du Haut Laos et pour maintenir notre présence en Haute région. Cette 'mise' peut donner des résultats considérables si nous gagnons la bataille. Elle pourrait être en grande partie perdue si nous perdions cette bataille. En tout état de cause, Dien Bien Phu aura joué le rôle d'abcès de fixation et aura permis d'éviter la bataille générale du Delta.* » (65)

Cette notion de « mise » est importante en stratégie. Tout général va faire un choix engageant ses forces et est censé calculé à la fois le gain et le risque. « *Napoléon a joué son armée dans la campagne de Russie* » note Raymond Aron, « *et il a perdu sa mise ; prix payé pour de grandes espérances.* » (66) « *Enorme enjeu qu'il mit volontairement à cette partie colossale, au gain de laquelle il attachait tant de prix !* », renchérit Clausewitz (67). Engager la guerre et la bataille est donc miser comme au poker. Cependant, dans cette affaire, Navarre se contente de miser un peu alors que Giap, comme on dit, fait tapis. Et c'est là toute la différence. En refusant de se détourner de ses autres objectifs pourtant secondaires, le général en chef perd tout, la bataille et l'Indochine – et la France, par ricochet, toutes ses colonies.

L'ultime option eût été de suivre le « tapis » de Giap et de tout jouer sur la bataille en mettant, pour quelques jours, tous les moyens français disponibles sur la défense de Dien Bien Phu. Selon le général Gras, le Delta et l'Annam auraient pu survivre quelques temps à ce prélèvement provisoire, lequel aurait pu permettre de couper les lignes de communication vietminh en « *encerclant les encerclés* » (68). C'était jouer son va-tout mais c'était bien ce qui se jouait déjà dans la cuvette. « *Il lui [Navarre] restait cependant la possibilité de reporter tout son effort sur la région la plus importante et la plus menacée du théâtre d'opérations. C'est alors qu'il aurait pu lui aussi jouer le tout pour le tout avant la Conférence de Genève et tenter, à partir du Delta, de couper les communications de l'adversaire. Il n'est pas douteux qu'il a laissé passer, à ce moment-là, la dernière occasion de gagner la bataille de Dien Bien Phu.* » (69)

(65) Lettre au Secrétaire d'Etat Marc Jacquet du 1^{er} janvier 1954, in Jules ROY, *op. cit.*, p. 441.

(66) Raymond ARON, *op. cit.*, p. 334.

(67) Carl VON CLAUSEWITZ, *op. cit.*, p. 886.

(68) C'est nous qui soulignons.

(69) Général Yves GRAS, *op. cit.*, p. 537. La commission d'enquête partage le même point de vue. Cf. Commandant BODINIER, « Rapport Catroux », *op. cit.*, p. 74.

En réalité, le commandant en chef pensait en statisticien de la Première Guerre mondiale. Navarre – argument qui fut également repris par le général Catroux – tenta de justifier le choix de la bataille et d'en limiter l'importance en excipant qu'il n'avait perdu que 5% du corps expéditionnaire et qu'il ne s'agissait que d'un revers tactique qui ne remettait pas en cause la défense globale de l'Indochine (70). Sur l'analyse froide des chiffres, le Général avait raison (71). Toutefois, c'était oublier le choc psychologique et la dimension stratégique et politique de Dien Bien Phu.

Comme le fit justement remarquer le général Beaufre, « *Dien Bien Phu était un épisode de 'mécanique rationnelle' dans une campagne menée sous le signe de la stratégie indirecte.* » (72) Deux univers mentaux foncièrement différents s'opposaient.

En pleine Conférence de Genève, la défaite démontrait l'incapacité française à tenir l'Indochine et légitimait *de facto* Ho Chi Minh et le gouvernement du Vietminh. Elle donnait également en France un argument décisif à ceux qui voulaient, quelle qu'en soit la raison, se débarrasser du fardeau indochinois. (73) Ce n'était pas une défaite tactique marginale ; Genève en avait fait un *maelström* stratégique.

Le lien politique entre la conduite de la bataille côté vietminh et les événements internationaux semble être confirmé par le timing du général Giap. D'après les renseignements français – confirmés ensuite par les sources vietnamiennes – Giap avait décidé l'ouverture des combats au 25 janvier. Or il va surseoir à cet engagement en invoquant des raisons prétendument techniques. En réalité, le pouvoir vietminh, très bien renseigné, sait que va s'ouvrir la Conférence de Berlin, dans laquelle la question indochinoise sera évoquée. Pour Ho Chi Minh il est donc essentiel que la bataille suive le *tempo* diplomatique (74).

Cette coïncidence des combats avec le calendrier international pourrait expliquer un mystère tactique. Pourquoi Giap n'a-t-il pas anéanti l'artillerie lourde française dès le début de la bataille, alors que, malgré ses faiblesses initiales, elle jouera un rôle considérable de retardement ? (75)

Une hypothèse est que Giap fut dépassé par son succès comme l'avaient été les Allemands qui, utilisant pour la première fois les gaz de combat dans la Somme, ne surent pas exploiter la percée brutale ainsi provoquée. Une autre pourrait être que le commandement vietminh ait décidé, en l'épargnant, de faire durer le camp retranché pour qu'il tombe juste au moment de la Conférence. En conquérant le camp point d'appui par

(70) Henri NAVARRE, *L'Agonie...*, *op. cit.*, pp. 260-263 ; Georges CATROUX, *op. cit.*, p. 112.

(71) Cf. notamment Ivan CADEAU, *op. cit.*, p. 171.

(72) Général André BEAUFRE, *Introduction à la stratégie*, Hachette Littératures, Paris, 1963 (1998), p. 184.

(73) Cf. notamment Alain RUSCIO, *Dien Bien Phu, la fin d'une illusion*, L'Harmattan, Paris, 1987.

(74) Jean POUGET, *op. cit.*, pp. 179-180 ; Pierre PÉLISSIER, *op. cit.*, pp. 207-208.

(75) « [...] tout en lançant sa marée humaine à l'assaut de Béatrice, [...] Giap est passé ce jour-là à côté de l'idée de génie [...] le chef de l'APV avait les moyens d'anéantir l'artillerie française en déclenchant contre elle la totalité de ses tubes », écrit Henri de BRANCON, *op. cit.*, p. 285.

point d'appui et malgré les pertes colossales et les contestations internes qui s'ensuivirent (76), Giap créait les conditions d'une bataille épique qui trouvait son apothéose au meilleur moment politique. Une défaite brutale et hors *timing* en aurait peut-être altéré la dimension et l'impact.

D'une certaine manière les deux hommes jouaient bien au poker, mais la dimension politique – « *l'enjeu colossal* » de Clausewitz – sublimait la partie du Vietnamien. L'un n'avait pas voulu tout miser ; l'autre si !

Le Crime

Français et vietnamiens se sont battus à la loyale dans cet affrontement homérique. L'un a gagné, l'autre perdu. De cela il n'y a rien à dire. Cependant, c'est dans l'après que la guerre se transforma en crime de guerre. Pour un effectif de 15 090 hommes au 5 mai – qui inclut les parachutés – et nonobstant les pertes des deux jours suivants, le Vietminh captura donc 5 500 valides et 4 500 blessés. 858, les intransportables, furent rendus juste après la chute du camp (77). A la signature des Accords, quelques mois plus tard, il en restitua 3 900 sur 10 000 ! (78) Les autres étaient morts d'épuisement dans cette marche de la mort vers les camps, puis de privations et de mauvais traitements – le tout accompagné d'un matraquage idéologique qui marquera définitivement les esprits des survivants (79).

CONCLUSION :

« CELUI QUI N'A PAS CLAIREMENT CONSCIENCE DE SES OBJECTIFS
NE SAIT PAS RÉPONDRE A L'ENNEMI » (80)

« *Le vaincu médite son sort parce que sa défaite résulte toujours des fautes de pensée qu'il a dû commettre, soit avant, soit pendant le conflit* », dit le général Beaufre (81).

En ce moment, la mode est à l'uchronie (82). Le général Ely, qui remplaça Navarre comme commandant en chef, avait un jour posé la question de la victoire et de ses conséquences : et si Navarre avait gagné ? (83) Un peu de chance ; une meilleure défense sur le terrain ; des réactions pertinentes les trois premiers jours ; l'arrivée des Américains, comme la cavalerie dans les Westerns. A l'instar de Waterloo, on refait toujours les batailles perdues. Fuller nous dit que « *si Napoléon avait gagné [...] il est presque certain que*

(76) Pierre PÉLISSIER, *op. cit.*, pp. 343-345 ; Vo Nguyen GIAP, *op. cit.*, p. 261.

(77) Pierre ROCOLLE, *op. cit.*, pp. 548-549.

(78) Jacques VALETTE, *op. cit.*, p. 331.

(79) Cf. Jean POUGET, *Le Manifeste du camp n°1*, Tallandier, Paris, 2012 ; Erwan BERGOT, *Convoi 42*, Presses de la Cité, Paris, 1986.

(80) SUNZI, *L'Art de la guerre*, Champs, Flammarion, Paris, 1972, p. 118.

(81) Général André BEAUFRE, *op. cit.*, p. 181.

(82) Selon Wikipedia, dans la fiction, l'uchronie est un genre qui repose sur le principe de la réécriture de l'histoire à partir de la modification d'un événement du passé.

(83) Bernard FALL, *op. cit.*, p. 489.

la septième coalition se serait effondrée. Mais elle aurait été sans doute suivie d'une huitième et peut-être d'une neuvième et, finalement, la France aurait été vaincue » (84). Comme pour Waterloo, il n'est pas sûr qu'à Dien Bien Phu la victoire eût pu changer grand-chose à la grande histoire. Peut-être aurait-elle retardé la perte de l'Indochine ? Guère plus. L'abandon du Tonkin et le repli sur le Sud – envisagé par le général Blanc – se profilaient comme une option stratégique et, déjà, les Américains pointaient leur nez, puisqu'ils assuraient tout le financement de la guerre.

Cela étant, pouvait-on gagner ? L'accumulation d'erreurs tactiques et stratégiques ont conduit inéluctablement à l'échec face à des Vietnamiens qui, eux, disposaient de l'unité tactique et stratégique (un but politique, un but stratégique, un schéma tactique et les moyens pour y parvenir). La conjonction des buts de guerre (*Zweck*) et des buts dans la guerre (*Ziel*) – tels qu'identifiés par Clausewitz produit un avantage déterminant face à celui qui ne l'a pas. De là découle l'impossibilité française – tant pour Navarre que le gouvernement – d'utiliser les rares moments stratégiques disponibles pour sortir de la nasse. A aucun moment les Français ne savent ce qu'ils veulent vraiment ! Au-delà de ses erreurs personnelles, Navarre ne fut que la victime expiatoire d'un système gangrené – ce que lui reconnut bien volontiers mais en termes voilés et en secret la commission d'enquête. La solitude du commandement et l'orgueil de l'homme seul firent le reste.

Obsédés par les questions intérieures et européennes, les gouvernements successifs ne virent l'affaire indochinoise que comme secondaire. Pour le commandant en chef, Dien Bien Phu était un problème – certes important – parmi les autres... (85)

Navarre reconnaîtra plus tard que la Conférence de Genève avait changé la nature de la bataille. Cependant, sur le moment, il n'en tira aucune conclusion concrète (86). Kissinger dira un jour que « *la France en était réduite à choisir entre l'inutilité et la défaite.* » (87) De leur côté, Giap et Ho Chi Minh agirent sur les quatre centres de gravité de l'adversaire : au niveau international, la faiblesse de la position française ; au niveau national, l'indifférence puis l'hostilité de l'opinion publique ; au niveau stratégique, accepter la bataille proposée par les Français ; au niveau tactique, paralyser l'aérodrome. Tout est dit.

Le maître de sabre japonais du XVIII^e siècle Matsumura Seisan résume la question de Dien Bien Phu en une formule éclairante : « *Lorsqu'on gagne, il y a des victoires surprenantes, mais lorsqu'on perd, il n'y a pas de défaite* »

(84) J. F. C. FULLER, *Les Batailles décisives du monde occidental*, Berger-Levrault, Paris 1981, p. 304.

(85) Ce sera un des gros reproches de la commission d'enquête. « *En définitive, ainsi qu'il a été déjà mentionné, le général Navarre ayant accepté la bataille du Nord-Ouest, a commis l'erreur de ne pas la situer à son véritable plan, c'est-à-dire de ne pas la considérer – du moins dès la fin de décembre – comme la bataille principale de la campagne, celle qu'il fallait gagner...* », in Georgette ELGEY, *op. cit.*, p. 587.

(86) Henri NAVARRE, *L'Agonie de l'Indochine*, *op. cit.*, p. 299.

(87) *Diplomatie*, *op. cit.*, p. 568.

surprenante. » (88) Sans avoir forcément lu Clausewitz ni peut-être même les stratèges chinois, Giap sut utiliser la notion de « *che* » ou « *le potentiel né de la disposition* » (89). Le commandement français le lui apporta sur un plateau. Restait à agir ensuite sur les centres de gravité, ce qui fut fait avec un talent consommé. L'affaire de Dien Bien Phu montre bien qu'on ne peut opposer Sunzi et Clausewitz. Les lecteurs hâtifs prennent la lecture philosophique de la guerre qui est faite dans le livre 1 (duel, montée au extrêmes, trinité, non-limite de la violence) pour des recettes à appliquer formellement sur le terrain stratégique et tactique. Or la même souplesse se retrouve chez les deux auteurs dans l'emploi. Giap en fera l'éclatante démonstration et la synthèse implicite.

Finalement les Français s'engagèrent dans cette affaire sans tout faire pour la gagner – y compris sur le terrain même – et avec un mélange de légèreté et de morgue envers l'adversaire, alors que les Vietnamiens y allaient en faisant tout pour la gagner. De l'issue de cette bataille aux confins de l'Asie, le sort de millions d'hommes d'un côté à l'autre du monde serait joué. Qui l'a vu à l'époque, sinon peut-être Ho Chi Minh, et qui y pense maintenant ? Le Vietnam des Américains, l'Afghanistan, l'Iraq en 2003, la Libye, le Mali et le Proche et Moyen-Orient aujourd'hui – toutes situations stratégiques sur lesquelles plane l'ombre de Dien Bien Phu. Cela doit être entendu non pas au sens de la défaite en rase campagne, mais des buts politiques qui, en principe, doivent devancer l'action. Comprenons-nous le défi que nous ont lancé les djihadistes ? Au-delà de la réponse militaire conjoncturelle, quelle réponse stratégique et politique sommes-nous capables de proposer pour vaincre ?

* *
*

Aujourd'hui, la végétation a poussé sur Dien Bien Phu et la ville s'est étendue sur le camp retranché. Seules quelques stèles rappellent le sacrifice des combattants de cette formidable bataille stratégique qui changea pour un temps la face de l'Asie et celle de la France – puisque Dien Bien Phu appelait l'Algérie...

Des milliers d'hommes sont retournés à la poussière. Seul le souvenir demeure ; pour combien de temps encore ?

« *Herbes de l'été*
Où frémit encore
Le rêve des guerriers »
Bashô Matsuo, vers 1680

(88) Cité in Kenji TOKITSU, *La Voie du karaté. Pour une théorie des arts martiaux japonais*, Seuil, Paris, 1979, p. 167.

(89) François JULLIEN, *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Seuil, Paris, 1992, p. 23.

